

Remarques sur les grandes dichotomies saussuriennes

Nous avons toujours été frappé à la lecture du Cours de Saussure par le caractère antithétique des idées présentées. Tout s'oppose. De Saussure disant en effet que dans la langue, il n'y avait que des différences, voulant dire par là que les éléments linguistiques (phonèmes, monèmes, par exemple) n'avaient aucune valeur en eux-mêmes, mais que celle-ci se dégageait précisément dans la mesure où ces éléments contrastent ou font opposition avec d'autres éléments de la chaîne parlée. Mais cette opposition de principes se retrouve dans le style de l'auteur qui nous fait singulièrement penser au système hégélien de la thèse-antithèse et synthèse. Comme nous le verrons, c'est justement lorsque le maître de Genève suit cette dialectique qu'il avance le plus.

Cependant si les dichotomies langue-parole; signifié-signifiant; synchronie-diachronie - pour ne mentionner que les plus importantes - apparaissent aussi tranchées, aussi nettes, c'est qu'il y faut reconnaître deux raisons:

La première réside dans la nature même de la fonction enseignante. Tous les maîtres savent d'expérience que pour mieux présenter une matière à leurs étudiants, ils ont avantage à schématiser les faits et ils leur donnent ainsi une ordonnance beaucoup plus rigide que celle qu'ils ont en réalité. Les trucs mnémotechniques sont de cet ordre, puisqu'ils permettent de mémoriser plus aisément une matière complexe.

Mais les besoins de l'enseignement universitaire n'expliquent pas tout. N'oublions pas que dans le monde de la linguistique, de Saussure apparaît comme un novateur radical. Il tranche indubitablement sur son époque. Il est entré en rébellion ouverte contre l'ordre établi avec tant de soin par les néo-grammairiens. Il cherche à dégager des notions nouvelles. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'afforce de leur donner une forme qui ne passe pas inaperçue: la nouveauté doit frapper, choquer, sinon c'est un autre qui l'exploitera! Sur ce point, comme sur tant d'autres, de Saussure a gagné: sitôt la première guerre mondiale terminée et dès que son livre a pu être diffusé normalement,

il a eu un retentissement considérable.

A regarder les choses d'un peu plus près, il nous semble évident que l'on ne saurait ériger un système dans lequel la langue viendrait s'opposer effectivement à la parole, comme un /b/ s'oppose en français à /m/ dans la séquence /bal/. Timidement, mais réellement, les affirmations, les oppositions les plus vives sont atténuées, tempérées en fin de chapitre ou plus loin dans le texte. En relisant les notes du premier cours et en les comparant au second, puis au troisième, nous pouvons constater que la pensée du linguistique évolue: elle s'affine et découvre des relations qui lui avaient échappé de prime abord. L'interprétation de cette évolution de pensée est difficile et les éditeurs du Cours étaient trop honnêtes pour ne pas en tenir compte: c'est pourquoi nous voyons régulièrement les grandes oppositions énoncées dans les premières pages du livre s'expliquer et s'affiner dans le corps de l'ouvrage.

Mais au delà de l'opposition qu'il crée par exemple entre signifié et signifiant, le linguistique genevois s'efforce de montrer que des liens profonds unissent intimement les deux faces du signe. Et ces liens profonds existent aussi entre les deux variétés du langage ainsi qu'entre les deux aspects de son étude. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il ne se dégage donc non pas une impression de dualité, d'opposition fondamentale entre les éléments constitutifs du langage - même si elle est formelle - mais bien d'une unité profonde, sympathique, qui réunit en une base solide et indélébile les lignes de force du langage.

En fait, si le langage présente deux visages - langue et parole - c'est qu'on a considéré le langage de deux points de vue différents: d'une part d'un principe passif, enregistreur, qui se dégage par déductions successives pour n'exister finalement que dans la somme des connaissances linguistiques d'une communauté donnée; d'autre part, d'un principe actif, dynamique et créateur à chaque instant, mais qui ne se manifeste qu'individuellement alors que la langue apparaît comme l'addition finale de toutes les formes conventionnelles linguistiques communément admises et comprises par la masse parlante.

La langue, c'est le morceau de musique imprimé dans le cahier qu'on achète chez le marchand; la parole, c'est l'interprétation de ce morceau de musique. Cette interprétation ne peut jamais qu'être individuelle et momentanée. Mais quelle que soit cette interprétation (pourvu qu'elle soit fidèle, c'est notre unique condition!), ce sera toujours le même morceau de musique qui sera identifié.

C'est à l'étroite interdépendance de la dualité langue-parole et non pas à sa nature oppositive que de Saussure donnera le plus d'importance. Il convient de rappeler ici la célèbre phrase: "La langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets; mais celle-ci est nécessaire pour que la langue s'établisse" (Cours, p. 37). On retrouve à la base du phénomène linguistique, comme un dénominateur commun, cette unité que nous appellerons complexe, puisqu'elle a deux faces.

* * *

Il en va de même avec l'opposition signifié-signifiant que de Saussure nous présente lui-même comme les deux visages du signe, lequel règne en unité, non pas en dualité. Tout en cherchant à dégager ce qui revient à chaque élément - le concept et l'image acoustique - le maître de Genève en souligne bien l'étroite interdépendance lorsqu'il nous dit que l'un n'est rien sans l'autre, que l'un ne prend sa vraie valeur que par rapport à l'autre. Là encore, nous avons l'impression que signifié = signifiant, en ce sens que tout le contenu doit se retrouver dans le contenant et que naturellement la substance même du contenant est nécessairement le contenu, comme si le contenant était une bouteille et le contenu le vin qu'elle renferme. La preuve, c'est que la moindre variation unilatérale, c'est-à-dire la moindre variation qui ne touche que le concept ou que l'image acoustique à l'exclusion de l'autre élément, aboutit inmanquablement à un déplacement du rapport signifié-signifiant. Il y a donc une liaison organique entre ces deux aspects que l'on ne retrouve pas dans l'association vin-bouteille, car le vin existe indépendamment de la bouteille (on le trouve dans des fûts) et la bouteille indépendamment du vin (on peut y mettre de l'huile). Chaque modification du rapport signifié-signifiant retentit donc immédiatement sur les deux faces

du signe jusqu'à ce qu'un nouvel équilibre soit trouvé. De même toute modification touchant l'une des faces entraîne une modification de l'autre jusqu'à ce qu'on parvienne au point d'équilibre. Mais comme la réalité que recouvre le terme de signifiant est différente de celle qu'on désigne par signifié, la première étant de nature psycho-physique, tandis que la seconde est de nature mentale, on pourrait dire qu'il y a entre les deux faces du signe une sorte de transsubstantiation sympathique et automatique. Le résultat escompté est l'équilibre du rapport signifié-signifiant.

Le signe apparaît donc comme un équilibre. Cela nous donne aussi la possibilité de revenir sur la comparaison que de Saussure a faite avec l'économie politique, discipline qui cherche également à définir un équilibre: celui du marché. Chaque fois que l'offre varie, il y a une réaction correspondante de la demande qui évolue jusqu'à ce qu'un nouveau point d'équilibre soit trouvé. Il en va de même avec le signe dont le rapport se déplace chaque fois qu'une modification vient frapper l'un des termes, mais dont l'intérêt, comme celui du marché, est d'être équilibré. L'équilibre apparaît comme la force interne qui relie deux variables afin de préserver l'intégrité du signe, comme celle du marché. Donc malgré les changements possibles des termes (signifié-signifiant), malgré la dualité formelle qu'ils présentent, on saisit bien l'unité profonde de la nature du signe.

* * *

Voilà quelques considérations sur un sujet qu'on n'a pas encore trop discuté. Il n'en va pas de même de la dualité synchronie-diachronie. Nous répétons que cette dichotomie ne serait peut-être pas née si de Saussure ne s'était inscrit en réaction contre son temps. A la fin du XIX^e siècle, la pensée historicisante tenait lieu de linguistique, la grammaire comparée étant essentiellement diachronique. Seule la grammaire générale aurait mérité le qualificatif de synchronique. Cependant, elle démérait - et démérite encore - de la linguistique en ce sens que renonçant à la pure observation scientifique des faits de langue, elle a codifié, dressé des listes de lois et d'exceptions, elle a hâché la langue et n'a plus été à même de

distinguer parmi les miettes qu'elle avait faites les lignes générales de l'ensemble qu'elle avait disséqué. Les critères dont elle s'est inspirée ne sont pas d'ordre linguistique: à notre avis, ils sont de trois ordres: religieux, moral et esthétique. On "dit" ou on "ne dit pas", suivant que certaines choses peuvent être dites ou non et encore faut-il qu'elles soient bien dites!

En outre les grammairiens, et plus spécialement les puristes, n'ont jamais compris, pas plus ceux de Port-Royal que ceux de 1966, que la grammaire au sens large devait se dégager de la langue, car la langue n'est pas un objet fixe cristallisé autour d'une ossature immuable. La grammaire enseignée d'abord, la langue ensuite, telle est la façon dont on a tenté, sans beaucoup de succès d'ailleurs, d'inculquer les langues aux écoliers. Les nouvelles méthodes qui prétendent vous enseigner d'abord la langue, la grammaire venant se greffer ensuite en complément, sont beaucoup plus proches de la vérité linguistique.

C'est pourquoi la grammaire doit être sujette à perpétuelle révision, vu que la langue, subissant les effets du temps, est en continuelle évolution (ou altération, pour reprendre l'expression saussurienne). Au contraire, on a voulu faire de la grammaire un monument fixe, on a refusé de voir que la langue était une masse mouvante; puis quand la langue s'écartait tant soit peu du "monument", on a refusé d'admettre que la langue était tributaire du temps. C'est ainsi que sont nées les innombrables interdictions frappant par exemple les "je m'en rappelle", expression déclarée incorrecte, mais pourtant éminemment française puisque selon A. Martinet, le 99 % des francophones l'utilisent. La grammaire, en conclusion, au lieu d'être simplement le code de la langue, s'est érigée en grand gendarme, en cour suprême de la langue (l'Académie française n'est-elle pas précisément le type de ce tribunal ultime?).

La grammaire synchronique ayant failli à sa tâche, la linguistique diachronique tenant le haut du pavé, il convenait de rendre à la linguistique synchronique la place qui lui revenait. Ce ne fut certainement pas facile et c'est pourquoi de Saussure trancha vio-

lement dans le vif et décréta la primauté de la linguistique synchronique sur la linguistique diachronique pour deux raisons principales: d'abord parce que pour le sujet parlant, la succession dans le temps des faits de langue est inexistante; ensuite parce que le fait de synchronie a une répercussion profonde sur le système tout entier, alors que le fait de diachronie ne touche jamais qu'un seul terme. La diachronie est donc la science du détail, pourrions nous dire, et la synchronie la science de l'ensemble.

Aujourd'hui, la nécessité de cette séparation apparaît moins évidente. W. von Wartburg a affirmé que la linguistique devait résorber l'hiatus qu'il y a entre science descriptive et science historique. De son côté, Coseriu a fait remarquer que la donnée, le fait linguistique, n'était ni synchronique ni diachronique, mais qu'il pouvait être envisagé selon l'une ou l'autre formule. Résumant lapidairement ce qu'on trouve déjà en fait chez de Saussure, Coseriu dit: "la langue fonctionne synchroniquement et se constitue diachroniquement".

Choisir l'un ou l'autre des points de vue n'est qu'une question de méthode. Ce qui est déterminant, c'est le but à atteindre. Il n'en reste pas moins que le fait linguistique est un et que nous nous trouvons à nouveau en face de deux moyens apparents qui servent à décrire une unité, la réalité linguistique.

Que de Saussure ait été en réaction contre son temps est un fait admis. Mais que d'autres linguistes aient exprimé les mêmes opinions peut paraître surprenant. Et pourtant, une récente publication de K.H.Rentsch (Phonetica 15) montre qu'un autre linguiste, Georg von der Gabelentz, dans un ouvrage publié en 1891 et intitulé Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse, énonçait déjà les célèbres dichotomies entre langue et parole d'une part, synchronie et diachronie d'autre part. Ce qui est curieux, c'est que ce livre a paru également après la mort de l'auteur et cela 25 ans avant la publication du Cours.

Les similitudes entre la pensée de von der Gabelentz et celle de Saussure sur ces deux points sont extrêmement grandes

et l'auteur de l'article pense que de Saussure a dû s'inspirer de son collègue allemand. Sans entamer une controverse à ce sujet, nous pensons pourtant que cette thèse est très vraisemblable, même si de Saussure semble ne jamais avoir articulé le nom de son aîné dans son cours. Ce qui est certain c'est que von der Gabelentz était de 17 ans plus âgé que lui et qu'ils furent en même temps étudiants, puis professeurs à l'Université de Leipzig, ce qui laisse supposer qu'ils ne devaient pas s'ignorer. Si tout cela devait se révéler exact, ce serait certainement une source de déception pour ceux qui croyaient que la pensée de Saussure était entièrement originale, mais cela n'enlève rien à la force et à la portée de son enseignement.

Mais revenons à notre sujet et concluons. Nous avons voulu montrer que l'on trouve chez de Saussure des dichotomies apparentes, mais qui en réalité recouvrent une profonde unité latente. Cette manière de présenter le phénomène linguistique - qu'elle soit didactique ou non - reflète la force du sens cartésien de l'esprit saussurien. Loin d'être stérile, elle a permis à l'auteur du Cours de procéder à des distinctions que personne n'avait faites avant lui, de mettre au point et de définir des notions qui jusque là ne faisaient que baigner dans une brume où philosophie, psychologie et autres sciences tamisaient la lumière et enfin - et ce n'est pas son moindre mérite - d'établir un ordre de priorité dans l'immense magma des faits linguistiques.

De Saussure fait époque, indubitablement. Il ne s'écrit rien, 53 ans après sa mort, de véritablement linguistique qui ne soit directement issu de son Cours. C'est peut-être le plus bel hommage que nous puissions lui rendre.

Laboratoire de Phonétique
Université de Genève

Jean-Pierre Métral